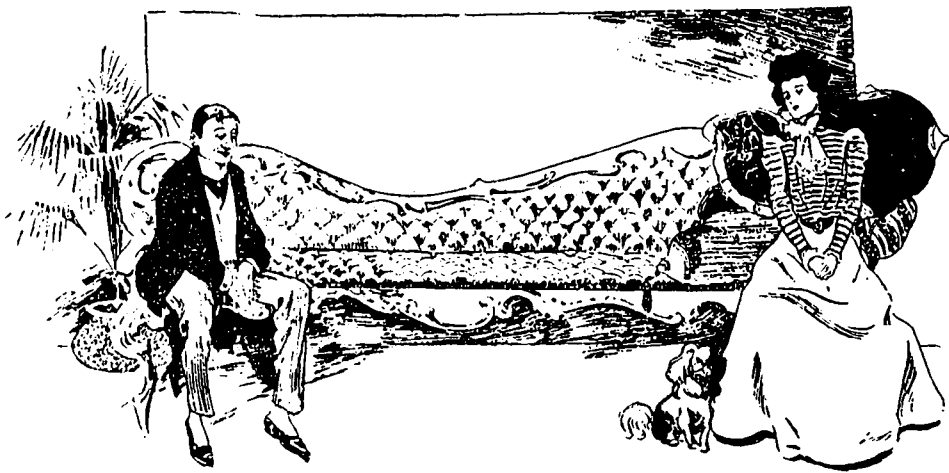


LES DISTANCES



I
Ceci est la façon dont ils sont assis quand Georges est en visite chez elle.

CHRONIQUE

(Pour le SAMEDI)

Je viens de lire la première chronique de M. Fréchette sur les incorrections de langage. Elle est très instructive et couchée en termes si clairs, que ceux qui n'en feront pas leur profit devront être considérés comme quantités négligeables.

M. Fréchette s'occupe d'un ennemi : le mot anglais, la locution anglaise. Or, il en est un autre que le manque d'espace lui fera négliger : c'est l'argot de bonne allure, le français forcé, le produit du trop bel esprit. Le néologisme de contrebande est le lion dévorant qui rôde sans cesse, et nombreux sont les écrivains qui lui ouvrent toutes grandes les portes.

C'est la manie de vouloir être plus fin que la finesse même qui produit les incohérences. Comme le faisait remarquer un collectionneur : de nos jours le verbe dormir se conjugue de la façon suivante :

Je dors, tu piones, il roupille, nous piquons notre chien, et ainsi de suite.

Le verbe mourir offre de nombreuses variantes. On dit communément à cette occasion : casser sa pipe, tourner de l'œil, passer l'arme à gauche, avaler sa langue, dévisser son billard, se mettre au vert, claquer, etc.

C'est sous l'Empire qu'est apparu le verbe embêter, qui a débüté fort modestement, mais qui a depuis longtemps, obtenu droit de cité.

Être paresseux, c'est avoir un poil dans la main.

Ne rien faire, c'est se la couler douce, ne pas se fouler le poignet.

Travailler, c'est turbiner.

Parler, c'est tenir le crachoir, jaspiner. Les femmes taillent volontiers des bavettes.

Se taire, c'est fermer sa boîte.

Payer, c'est casquer.

Extorquer de l'argent, on ne le sait que trop, c'est faire chanter.

Un excès de boisson, c'est prendre une cuite, alors on s'est piqué le nez en levant le coude et le lendemain on a mal aux cheveux.

Se tromper, c'est se mettre le doigt dans l'œil ou commettre une gaffe.

Se faire régaler, c'est se faire rincer la dalle.

Divulguer un secret, c'est débiter le truc.

Quand on abandonne quelqu'un, on le lâche d'un cran.

Emmener quelqu'un avec un propos répété, c'est le raser, lui monter une seie ou un bateau.

Un cheval qui s'emporte, s'emballé ; on serait plutôt porté à croire le contraire.

Lorsqu'on boit ou mange sans payer, on consomme à l'œil.

Quant au substantifs, leur nombre est infini.

La paresse est une flemme ; à l'état aigu celle-ci se nomme naturellement : flemmingite.

Une indication est un tuyau.

Quelqu'un de bien est chic ; est un chic type.

Ce que l'on ne croit pas est de la blague.

La difficulté se nomme le chiendent.

L'argent s'appelle de la galette, de la braise.

Les bouts de cigares sont des mégots et celui qui les ramasse est un protecteur d'orphelins.

Comme interjections il y a : Oust ! Zut ! Flûte, et autres.

Il est temps de décaniller (de nous esquiver). Nous ne voulons pas abuser plus longtemps de la patience de nos lecteurs, qui pourraient trouver que nous avons trop de bagout.

Il est certain que le chercheur désireux de compléter l'œuvre ferait un ample moisson en fouillant quelque peu.

D'ailleurs l'argot s'entend dans la rue, se lit dans les journaux quotidiens où les plus grands écrivains ne dédaignent pas à l'occasion d'en offrir quelque tranche de ci de là au public ; il pénètre de toute part dans les foyers et s'étend comme une tache d'huile.

Le *Journal d'Indre et Loire* (France) termine ainsi un article à ce sujet :

"C'est égal, les braves Canadiens-français, qui ont conservé la langue-mère de l'époque de l'émigration, seront fort embarrassés ces

jours-ci pour se reconnaître dans une logomachie envahissante. Ainsi, que croiraient-ils s'ils entendaient deux compatriotes nouvellement débarqués se dire : Allons-nous tordre le cou à un perroquet, ou prendre une verte sur le zinc ? "Au siècle prochain, quand le mal sera consommé, et qu'on se souviendra que le français fut jadis la langue diplomatique de l'Europe, on pourra s'écrier avec les néologues d'aujourd'hui :

"Oh ! la la ! quelle dèche, mon Empereur !"

* * *

C'est aussi contre cet ennemi que bataille M. de Gourmont dont parlait la *Presse*.

Cet écrivain, dit l'*Illustration*, de Paris, aime passionnément la langue française. On sent à chaque page de son livre, combien il souffre de voir cette langue se galvauder de jour en jour, perdre l'un après l'autre tous ses traits originaux, et se transformer en une sorte de jargon international où les mots n'ont plus ni vie, ni couleur, ni son. Et si même on ne peut s'empêcher de juger un peu chimérique son essai de résistance contre un mouvement de désorganisation aussi rapide et aussi fatal, on n'en admire que davantage le noble sentiment qui le lui a inspiré. Depuis longtemps, les droits esthétiques et moraux de notre langue n'avaient été soutenus avec autant d'éloquence : M. de Gourmont ne laisse pas échapper une seule occasion de protester en leur nom, tantôt nous montrant comment la signification propre des mots s'obscurcit ou s'efface, tantôt nous engageant à nous défier des clichés, et à nous rappeler que les métaphores sont essentiellement des images. Claires, serrées, précises, appuyées toujours sur une foule d'exemples, ses observations ont d'autant plus de portée qu'elles sont exprimées plus librement, sans ombre d'emphase ni de prétention pédantesque. Le chapitre consacré aux modes divers de la "déformation de la langue française," en particulier, est tout rempli d'exemples à la fois frappants et typiques. Mais, hélas ! les observations les plus ingénieuses, sur ce sujet, ne peuvent plus servir désormais qu'à nous amuser, en attendant que nous cessions même tout à fait de les comprendre, et que nous perdions jusqu'au souvenir de la vieille beauté de la langue française !

* * *

Jules Méry rappelle quelque part cette naïve histoire :

Il avait une fois, voilà longtemps, bien longtemps, dans un village de Bourgogne, un pauvre gars de vingt-cinq ans qui, depuis sa naissance, était affligé d'une terrible infirmité : il était sourd et muet. Il y avait dans le même village une "moulte gente et sage pucelle" dont le pauvre gars était follement amoureux. Chaque semaine, chez un parent commun, le pauvre gars passait la veillée auprès de la gente pucelle.

Et là, assis sur un escabeau, au coin de la haute cheminée où flambait joyeusement un feu de bois, le triste affligé contemplait éperdument la jolie fille. Mais jamais ne pouvait lui dire le secret de son cœur. Et il se lamentait misérablement. De son côté, la jolie fille avait un faible pour le pauvre gars, qui était de fort bonne mine. Mais comment épouser un sourd-muet ? "Onques ne pourrait — disait-elle ingénument dans son patois bourguignon — onques ne pourrait me conter qu'il m'aime ! Onques ne pourrait m'entendre lui confesser mon amour !" Or, il advint que certain soir, le pauvre gars ne parut point à la veillée. On alla chez lui s'enquérir. Et la jolie fille soudainement fut bien triste, en apprenant que le jour même, son amoureux avait disparu. Elle fit des lors, chaque soir, une spéciale prière à Mme la Vierge pour le retour du malheureux, résolue à l'épouser quand même, quand il reparaitrait. Mais plusieurs semaines passèrent. Et il ne paraissait point.

Chacun déjà le croyait mort. Seule la jolie espérait et priait toujours. Et c'était bien à elle : car le pauvre nullement n'était mort. Sans rien dire

LES DISTANCES — (Suite et fin)



II
Et ceci est la façon dont ils sont assis quand ils se rencontrent dans le tramway.